



Hippolyte Hentgen: double vision

Le pouvoir des images est-il encore susceptible de modifier notre façon d'appréhender le monde? À leur manière, le duo d'artistes Hippolyte Hentgen – contraction de leurs deux noms de famille – y répond avec finesse, humour et excentricité dans l'exposition « How sad How lovely ».



Nées respectivement en 1977 et 1980, Gaëlle Hippolyte et Lina Hentgen travaillent à différents degrés de lecture, souvent complexes, et se déplacent avec aisance d'un style à l'autre, détachées de toute hiérarchie et réfutant toute interprétation univoque. Car c'est cette notion même de style et d'identité qu'elles déjouent et mettent en perspective, et c'est avant tout une réflexion sur l'histoire des formes qui est au cœur de leur travail. Le dessin – et d'une manière générale, tous les objets de consommation et de divertissement qui en découlent depuis l'avènement de la reproduction mécanisée – leur sert d'outil critique et de vecteur de connaissances, par rebonds et par associations d'idées. Un système proche



de la « sérendipité », ce syndrome typique du ^{xx}^e siècle amplifié par Internet. C'est de cette sagacité accidentelle qu'elles tirent le plus souvent profit dans leurs œuvres, que ce soit en tissant des réseaux ou en créant des rapprochements incongrus, attentives à l'inconnu et aux revenants qui frappent à leur porte. Les assemblages picturaux d'Hippolyte Hentgen ne s'apparentent ni à des dessins, ni à des sculptures, ni à des installations au sens le plus strict. C'est pourtant un peu tout cela à la fois. Un art hybride – et voulu comme tel – qui déploie les conjonctions du « hasard objectif » et de la technique, convoquant aussi bien la bande dessinée et le collage dadaïste, que la scénographie de théâtre ou la culture DIY. Dans leur dernière exposition, placée sous les auspices de la cosmonaute Sally Ride et de la chanteuse folk Connie Converse (« How sad How lovely », le titre de l'exposition, est aussi celui de l'une de ses chansons), elles englobent un impressionnant corpus de références tout en parvenant à créer un ensemble homogène, oscillant entre veine symboliste (les grands panneaux en noir et blanc, réalisés à l'airbrush) et patchwork conceptuel, comme un grand écart entre Odilon Redon et Mike Kelley. Recyclés, reproduits ou agrandis, les emprunts à la mémoire imprimée du ^{xx}^e siècle (affiches de

- 1 **Machinima**: film enregistré dans un jeu ou une plateforme avec un outil de caméra virtuelle
- 2 **MS Paint**: logiciel de graphisme sous Windows
- 3 **Furry**: costume ou avatar d'animal poilu



l'entre-deux-guerres, cartes postales, comic-strips, illustrations de manuels scolaires...) et la diversité des matériaux (papiers, toiles, tissus, tentures) se transforment en un passionnant terrain de jeu qui retrace toute l'histoire de la modernité, répondant à une autre question essentielle : que peut-il advenir quand tout semble avoir déjà été créé et interprété ? À l'occasion de leur exposition au Pavillon Carré de Baudouin, elles nous ont répondu d'une seule voix.

Comment vous êtes-vous rencontrées et comment en êtes-vous venues à constituer une seule et même entité graphique sous le nom « Hippolyte Hentgen » ?

Hippolyte Hentgen : Ce nom n'est jamais qu'une fiction ; ce n'est pas l'auteur qui parle mais son double fictif. Notre territoire de recherche est centré principalement sur le dessin et l'image, mais tente également diverses ouvertures vers d'autres domaines de représentation : écriture, théâtre, danse, bande dessinée, musique. Cette troisième personne fictive à laquelle nous déléguons le rôle d'auteur, de signataire, procède d'un intérêt lui-même double ; d'une part repenser la lecture d'une image dans un principe d'anonymat propre à l'ère industrielle, mais aussi nous rassurer mutuellement sur la faisabilité d'une pareille entreprise à une époque où les questions de pratiques, de formes ou de représentations, se trouvent quelque peu noyées dans leurs propres contradictions. Notre association est née d'une culture commune et du constat troublant d'une

familiarité évidente dans nos travaux antérieurs à notre rencontre. À ceci s'est rapidement ajoutée une curiosité pour le travail en binôme qui réinterroge de fait la notion d'auteur, cette dernière étant au centre de nos préoccupations communes. Les questions qui nous traversaient remettaient en cause la possible place de l'auteur dans le processus créatif et la difficulté de pouvoir livrer une émotion inédite après un siècle d'images reproduites à outrance. Restent bien entendu, derrière le double patronyme « Hippolyte Hentgen », deux individus et deux pensées complices et complémentaires, mais bien distinctes.

Dans votre exposition au Pavillon Carré de Baudouin, vous exposez des travaux qui ne sont plus liés seulement à une représentation frontale, mais s'attachent aussi à l'espace dans lequel le spectateur circule. Vous êtes en quelque sorte passées de la deuxième à la troisième dimension...

Depuis le début de notre pratique commune, un des enjeux du travail est d'associer à la production quotidienne de dessins, une réflexion sur la possibilité de les animer, en leur proposant d'autres espaces de représentation. Ainsi, nous avons réalisé un certain nombre de sculptures, parfois de grandes tailles, ou encore des installations qui tentent effectivement d'offrir une troisième dimension à nos figures. Plus généralement, il s'agit de briser la frontalité de l'espace à deux dimensions pour proposer au spectateur un espace de praticabilité des œuvres. Dans la série de tentures *Sentiments Adrift*, exposée au Pavillon Carré de Baudouin, il s'agit précisément de présenter un espace de déambulation au spectateur. Ainsi, l'expérience de l'œuvre ne se limite pas à une position particulière et passive du spectateur, mais

« Notre association est née d'un constat troublant d'une familiarité évidente dans nos travaux antérieurs. »



propose un agencement toujours différent des images en fonction du parcours effectué.

Chaque espace de l'exposition semble avoir été scénographié de manière à tisser un réseau entre des matériaux iconographiques empruntés à différents styles et à différentes époques, sur le modèle de *L'Atlas Mnémosyne* d'Aby Warburg.

Ce qui s'est affirmé ces deux dernières années, c'est le travail par série qui présente plusieurs avantages ; tout d'abord, organiser et topographier l'abondance de notre production à quatre mains. Cela permet ensuite de penser en termes d'ensemble et donc d'envisager l'espace d'exposition dans sa globalité, dans sa cohérence. Et enfin, il y a ce que vous nommez, à savoir la possibilité de tisser des réseaux, d'organiser des ruptures, des regroupements qui forment cette cosmogénie, comme rébus géant sans solution littérale. Tout ceci s'organise comme un paysage d'expériences, des laborieuses reproductions d'images photographiques aux collages rapidement menés. Ce qui s'amorce dans cette exposition, c'est la présentation des multiples expériences résultant des sources de nos archives. Nous tentons de déployer les moyens d'exposer notre matrice formelle et d'organiser son hétérogénéité intentionnelle à travers diverses propositions. Il pourra s'agir de l'emprunt d'un petit personnage bricolé dans un manuel scolaire, ou une pin-up au corps codifié par le cinéma, la publicité et l'ensemble des *mass média*, un pur corps signe, ou encore un paysage de carte postale. Reconnaisables comme telles, ces images anonymes et re-dessinées, copiées, induisent inévitablement une transformation du régime de regard. Ce sont autant de potentialités narratives qui forcent à disposer mentalement les éléments d'une situation ou d'une action possible, fût-elle pressentie, par le souvenir.

Vous jouez de plus en plus sur une méthode combinatoire, qui utilise d'une part la reproduction d'images trouvées, et de l'autre l'imaginaire pur. Comment s'articule chez vous ce faisceau de relations ténues entre le réel et sa projection fantasmatique ?

La relation ténue dont vous parlez est une juste



représentation de l'espace qu'il nous reste et de la manière dont nous tentons d'habiter cet espace. Son étroitesse est certainement à mettre en relation avec l'étrangeté ou la difficulté de notre époque et son histoire récente. Nous essayons de faire part du constat aliénant de son impossibilité d'être ; impossibilité de penser en termes d'auteur, impossibilité de penser en termes de médium ou de forme et pourtant merveilleuse impossibilité de ne pas faire. Il s'agit de nourrir ce paradoxe, de puiser dans les tonalités que vous décrivez pour jouer de l'autodérision, du doute, mais aussi de certaines

« Les questions qui nous traversaient remettaient en cause la possible place de l'auteur dans le processus créatif. »

assurances afin de trouver un équilibre moteur.

Le « dessin contemporain » a connu une sorte de mode il y a de cela quatre ou cinq ans, liée en partie au fait que le marché de l'art était en crise. Comment vous situez-vous dans cet entre-deux qui lie le dessin et les productions DIY à l'art contemporain ?

Dans les multiples états de crise du monde et de l'époque, les fluctuations temporaires du marché de l'art et les modes d'un médium ou d'un autre nous touchent en fait assez peu. En France, par exemple, la question de la peinture et de sa mort récurrente a fini par lasser et reviendra pourtant certainement. On peut quand même dire deux mots de l'économie du travail et des modèles qu'il tente d'esquiver ; ceux précisément de l'économie et du marché. La simplicité des matériaux, des outils ou encore du support est une sorte de réponse à la question de l'activité, au sens de la manière dont on occupe ses journées de travail. L'activité de l'art en général a de plus en plus tendance à se développer du côté du secteur tertiaire, ce n'est pas notre envie et certainement pas notre objectif. ■■

HOW SAD HOW LOVELY, UNE EXPOSITION

D'HIPPOLYTE HENTGEN jusqu'au

15 février 2014 au Pavillon Carré de Baudoin,
121, rue de Ménilmontant, 75020 Paris.

4 **Machinima**: film enregistré dans un jeu ou une plateforme avec un outil de caméra virtuelle

5 **MS Paint**: logiciel de graphisme sous Windows

6 **Furry**: costume ou avatar d'animal poilu